

Bruno Cousin et Michèle Lamont

La morale des sociologues

la vie des
idées.fr

puf

**Collection fondée par Ivan Jablonka
et dirigée par Ariel Suhamy et Nicolas Duvoux**

Collection fondée par Ivan Jablonka
et dirigée par Ariel Suhamy et Nicolas Duvoux

Robert Castel et Nicolas Duvoux, *L'avenir de la solidarité*
Ivan Jablonka et Annette Wiewiorka, *Nouvelles perspectives sur la Shoah*
Pauline Peretz, *L'Amérique post-raciale*
Patrick Boucheron et Nicolas Delalande, *Pour une histoire-monde*
Jon Elster et Arnaud Le Pillouer, *À quoi servent les élections*
Christophe Jaffrelot et Jules Naudet, *Justifier l'ordre social*
Émilie Frenkiel et Jean-Louis Rocca, *La Chine en mouvements*
Hervé Guillemain, *Extension du domaine psy*
Catherine Colliot-Thélène et Florent Guénard, *Peuples et populisme*
Patrick Le Galès et Nadège Vézinat, *L'État recomposé*
Alexis Jenni, *Le monde au XXII^e siècle*
Laure Bereni et Mathieu Trachman, *Le genre, théories et controverses*
Éric Monnet et Claudia Sternberg, *Euro, les années critiques*
Henri Bergeron et Renaud Colson, *Les drogues face au droit*
Auriane Guilbaud et Philippe Sansonetti, *Le retour des épidémies*
Annie Cohen-Solal et Cristelle Terroni, *La valeur de l'art contemporain*
Éric Charmes et Marie-Hélène Bacqué, *Mixité sociale, et après ?*
Jean Bérard et Jean-Marie Delarue, *Prisons, quel avenir ?*
Michaël Føessel et Louis Lourme, *Cosmopolitisme et démocratie*
Catherine Larrère, *Les inégalités environnementales*
Michel Agier et Anne-Virginie Madeira, *Définir les réfugiés*
Matthieu Rey et Henry Laurens, *Méditerranées politiques*
Guillaume Allègre et Philippe Van Parijs, *Pour ou contre le revenu universel ?*
Jean-Claude Driant et Pierre Madec, *Les crises du logement*
Marwan Mohammed et Julien Talpin, *Communautarisme ?*
Christian Chavagneux et Marieke Louis, *Le pouvoir des multinationales*
Nicolas Duvoux et Cédric Lomba, *Où va la France populaire ?*
Fabien Carrié et Christophe Traïni, *S'engager pour les animaux*
Antoine Courmont et Patrick Le Galès, *Gouverner la ville numérique*
Sarah Abdelnour et Dominique Méda, *Les nouveaux travailleurs des applis*
Sébastien Roux et Anne-Sophie Vozari, *Familles : nouvelle génération*
Igor martinache et Frédéric Sawicki, *La fin des partis ?*

www.laviedesidees.fr

ISBN 978-2-13-081310-1
ISSN 2265-5077

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2020, septembre
© Presses Universitaires de France / Humensis – lavedesidees.fr, 2020
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Les nouvelles frontières de la *cultural sociology*

Michèle Lamont

Bruno Cousin : Si tu te retournes aujourd'hui sur la décennie qui vient de s'écouler¹, pourrais-tu nous dire quels sont les résultats empiriques et les avancées conceptuelles de la sociologie culturelle nord-américaine qui ont le plus marqué la vie scientifique de ces dernières années ? Ou, du moins, nous en indiquer quelques-uns qui te paraissent – à toi – particulièrement intéressants ?

Michèle Lamont : Alors que ce champ de recherche s'est développé rapidement au cours des années 1980 et 1990, grâce à l'influence de la génération de Paul DiMaggio, Gary Alan Fine, Wendy Griswold, Joseph Gusfield, Michael Schudson, William H. Sewell Jr., Ann Swidler, Robert Wuthnow et bien d'autres, la dernière décennie a mis en évidence sa vitalité persistante sous les traits, notamment, de toute une génération de nouveaux

1. En 2011, Michèle Lamont, professeure de sociologie et d'études africaines et afro-américaines à l'Université Harvard, et titulaire de la chaire Robert I. Goldman en études européennes de cette même université, avait accordé à *La vie des idées* un long entretien, toujours disponible en ligne, qui présente dans un format accessible son travail, son parcours intellectuel et certains des principaux apports de la sociologie culturelle étatsunienne telle qu'elle s'est développée au cours des dernières décennies : Michèle Lamont (avec Nicolas Duvoux, Elise Tenret et Nadège Vezinat), « Retrouver le sens de la vie sociale », *La vie des idées*, 20 mai 2011, <https://laviedesidees.fr/Retrouver-le-sens-de-la-vie-sociale.html>. En complément et dans la continuité de cet entretien, elle revient ici sur ses travaux les plus récents et sur quelques avancées significatives de la recherche sociologique compréhensive.

auteur.e.s. Elle a aussi été marquée par plusieurs développements révélant son influence grandissante, *via* sa capacité à nourrir conceptuellement de plus en plus de branches de la sociologie : non seulement la sociologie historique et la sociologie économique, mais aussi la sociologie politique (en particulier l'étude du populisme¹), la démographie², la sociologie de la pauvreté³, de l'immigration⁴, des mouvements sociaux⁵ – et il s'agit là d'une liste non exhaustive. De fait, les concepts clés de la sociologie culturelle sont aujourd'hui déployés pour l'analyse d'une grande diversité d'objets, dans presque tous les sous-champs de la discipline.

On assiste aussi à une internationalisation croissante. Les sociologues de la culture développent de plus en plus de liens internationaux, notamment du fait de l'influence persistante des travaux de Pierre Bourdieu à travers le monde. La circulation des savoirs entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud est à ce titre particulièrement remarquable. Il faut dire que les deux dernières décennies ont aussi vu l'essor d'une « sociologie transnationale », qui a désormais sa propre section au sein de l'Association américaine de sociologie et qui aborde le transnationalisme à la fois comme un objet d'étude et comme une approche méthodologique. Mais, en même temps, j'observe également un mouvement vers une plus grande systématisation, avec la publication de quelques nouveaux ouvrages qui ont pour but de définir le champ de

1. Bart Bonikowski, Noam Gidron, « The Populist Style in American Politics », *Social Forces*, 2016, vol. 94, n° 4, 1593-1621 ; Reece Peck, *Fox Populism*, New York, Cambridge University Press, 2019.

2. Margaret Frye, « Cultural Meanings and the Aggregation of Actions », *American Sociological Review*, 2017, vol. 82, n° 5, p. 945-976.

3. Michèle Lamont et Mario L. Small, « How Culture Matters », *op. cit.*

4. Wendy D. Roth, *Race Migrations*, Stanford, Stanford University Press, 2012.

5. Dan Wang, Alessandro Piazza, Sarah A. Soule, « Boundary-Spanning in Social Movements », *Annual Review of Sociology*, 2018, n° 44, p. 167-187.

la sociologie culturelle, comme par exemple l'excellent livre de Lyn Spillman – *What is Cultural Sociology ?* – qui vient de paraître¹.

En termes de méthodes, notre domaine de recherche devient plus quantitatif, avec la diffusion de l'analyse de textes par ordinateur². Et, alors que l'expérimentation gagne en popularité dans l'ensemble de la sociologie, elle devient aussi plus courante dans notre domaine, particulièrement parmi les cognitivistes. Il y a en outre depuis une dizaine d'années des controverses récurrentes concernant la mise en œuvre des méthodes qualitatives, et opposant notamment les partisans du primat de l'ethnographie à des chercheurs travaillant plutôt par entretiens approfondis. Ce qui a quelque peu tendance à remettre en cause – à mon sens de façon regrettable – le pluralisme méthodologique qui caractérisait la sociologie culturelle depuis les années 1980.

Il faut aussi mentionner, parmi les domaines d'investigation qui gagnent en visibilité, les *future studies*, c'est-à-dire la sociologie de l'anticipation et des orientations vers le futur³, ainsi que la sociologie de l'évaluation, de la commensuration⁴ et d'autres processus sociaux tels

1. Lyn Spillman, *What is Cultural Sociology ?*, Cambridge, Polity, 2020.
2. Christopher A. Bail, *Terrified*, Princeton, Princeton University Press, 2015.
3. Ann Mische, « Measuring Futures in Action », *Theory and Society*, 2014, vol. 43, n° 3-4, p. 437-464 ; Iddo Tavory, Nina Eliasoph, « Coordinating Futures », *American Journal of Sociology*, 2013, vol. 118, n° 4, p. 908-942 ; Jens Beckert, *Imagined Futures*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2016 ; Jenny Andersson, *The Future of the World*, Oxford, Oxford University Press, 2018.
4. Wendy N. Espeland, Michael Sauder, *Engines of Anxiety*, New York, Russell Sage, 2016 ; Amy J. Binder, Andrea R. Abel, « Symbolically Maintained Inequality », *Sociology of Education*, 2019, vol. 92, n° 1, p. 41-58 ; Clayton Childress, *Under the Cover*, Princeton, Princeton University Press, 2017 ; Phillipa K. Chong, *Inside the Critics' Circle*, Princeton, Princeton University Press, 2020 ; Justin Farrell, *The Battle for Yellowstone*, Princeton, Princeton University Press, 2015 ; Tim Hallett, Orla Stapleton, Michael Sauder, « Public Ideas », *American Sociological Review*, 2019, vol. 84, n° 3, p. 545-576.

que la déstigmatisation¹. Enfin, il y a une floraison de nouveaux ouvrages portant sur les frontières symboliques entre classes sociales ou entre groupes ethniques, immigrants ou autres².

B. C. : *Comment décrirais-tu aujourd'hui les liens entre la cultural sociology et ces deux autres sous-champs de la discipline – eux aussi suffisamment institués pour avoir leurs propres sections au sein de l'Association américaine de sociologie – que sont la sociologie des émotions et la sociologie de la morale ?*

M. L. : La sociologie de la morale et la sociologie des émotions suscitent beaucoup d'intérêt en ce moment, certainement à cause de la situation dans laquelle les États-Unis, confrontés à une polarisation politique croissante, se trouvent depuis 2016. Un certain nombre de politistes et de sociologues qui analysent les soutiens à Trump, ou en faveur de l'un ou l'autre des deux principaux partis politiques, mettent l'accent sur le rôle clé des émotions et de l'identification plutôt que des divergences d'opinions en matière de politiques publiques. C'est notamment le cas du livre de Lilliana Mason : *Uncivil Agreement*³. En science politique, cette littérature est de plus en plus influencée par la psychologie politique⁴. Mais des sociologues culturels, tels que Chris Bail ou Bart Bonikowski, travaillent aussi sur ces questions, en se penchant notamment sur le rôle des frontières symboliques dans ces processus d'identification politique. La

1. Abigail C. Saguy, *Come Out, Come Out, Whoever You Are*, New York, Oxford University Press, 2020.

2. Par exemple : Justin Farrell, *Billionaire Wilderness*, Princeton, Princeton University Press, 2020.

3. Lilliana Mason, *Uncivil Agreement*, Chicago, The University of Chicago Press, 2018.

4. Ryan Enos, *The Space between Us*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

sociologie politique est donc un domaine interdisciplinaire très actif en ce moment.

C'est aussi le cas de la sociologie de l'humanitaire. Comme en atteste notamment l'ouvrage de Shai Dromi, *Above the Fray*, qui analyse l'évolution des grammaires morales autour desquelles la Croix-Rouge a organisé son action au cours du XX^e siècle¹. Il s'agit là de marier la sociologie du champ humanitaire avec une approche plus compréhensive des cadrages, influencée par Max Weber, Jeffrey Alexander, Luc Boltanski et Laurent Thévenot (entre autres). C'est ainsi un bon exemple de l'influence du pragmatisme français sur la sociologie américaine, tout comme *Summoned* – l'ethnographie du quartier juif orthodoxe de Beverly-La Brea, à Los Angeles, par Iddo Tavory² – qui pour sa part est aussi très influencé par l'interactionnisme symbolique.

Enfin, il faut noter que les sociologues culturels étudiant les émotions développent des perspectives nourries davantage par les recherches sociologiques d'Eva Illouz que par les travaux sur la vie affective et émotionnelle de théoriciennes féministes comme Sara Ahmed ou Judith Butler. C'est probablement dû avant tout à ce que la discipline sociologique reste bien ancrée dans la démarche empirique.

B. C. : Riche de nombreuses expériences de collaboration interdisciplinaire, tu as plaidé à plusieurs reprises pour l'intégration par les sciences cognitives d'un certain nombre d'apports de la sociologie compréhensive. Alors que les sciences cognitives bénéficient aujourd'hui d'un

1. Shai M. Dromi, *Above the Fray*, Chicago, The University of Chicago Press, 2020.

2. Iddo Tavory, *Summoned*, Chicago, The University of Chicago Press, 2016.

prestige croissant, notamment auprès des dirigeants politiques, comment envisages-tu leur relation avec la sociologie ?

M. L. : Malheureusement la sociologie n'a pas du tout accès aux mêmes relais politiques que les sciences cognitives. Aux États-Unis, un groupe important d'économistes a réussi à institutionnaliser au niveau fédéral l'usage des *nudges* pour améliorer la façon dont les usagers accèdent aux programmes gouvernementaux et les utilisent¹. Or, dans ces approches, la prise en compte des répertoires culturels définissant de fait ce qui peut être pensé (ou pas) est tout simplement absente.

Je suis plus pessimiste aujourd'hui concernant notre capacité à influencer l'agenda scientifique et intellectuel des sciences cognitives que je ne l'étais il y a quelques années. Des travaux empiriques importants sur la question et des analyses récentes – comme par exemple ceux de Gabriel Abend – ont pointé les spécificités de la communauté épistémique des neurosciences. Par ailleurs, les diagnostics d'un nombre grandissant de sociologues convergent sur ce point. Il me semble qu'il y a maintenant parmi les sociologues culturels davantage de scepticisme qu'avant à l'égard d'une ouverture possible du cognitivisme à des échanges transdisciplinaires.

Bien sûr, cela ne veut pas dire que cette ouverture n'existe pas de leur côté. Il existe en fait d'excellents exemples récents de publications sociologiques en faisant preuve, d'une façon de plus en plus sophistiquée, comme l'article de Craig Rawlings et Clayton Childress sur les processus de réception et d'interprétation socialement

1. Voir par exemple l'action de la Social Behavioral Science Team (SBST) qui avait été mise en place par l'administration Obama, de The Behavioural Insights Team ou, parmi les ONG, celle d'ideas42.

différenciées d'un même objet culturel¹. Mais leur influence est quasiment nulle sur la « *nudging industry* » dont l'impact ne fait que croître jour après jour dans maints domaines d'application.

B. C. : En ce qui concerne ton propre programme de recherche, tu as publié en 2016 – avec un groupe de collègues – un livre important intitulé Getting Respect, qui étudie les façons dont, aux États-Unis, au Brésil et en Israël, les personnes faisant l'expérience de formes de stigmatisation ou de discrimination ethnoraciales réagissent à ces dernières². Pourrais-tu revenir brièvement sur les principaux résultats de cet ouvrage ?

M. L. : Alors que les travaux portant sur les expériences du racisme et de la discrimination se sont fortement développés au cours des dernières années, notre livre offre une comparaison systématique de la présence relative de différents types d'expériences dans trois contextes nationaux : les États-Unis, le Brésil et Israël. Nous montrons que les Noirs américains ont plutôt tendance à dénoncer le racisme et à se confronter à ceux qui l'expriment ou le manifestent, tandis que les Noirs brésiliens hésitent beaucoup plus à définir une exclusion dont ils sont victime comme raciste. Les Arabes palestiniens qui sont citoyens israéliens reconnaissent quant à eux leur exclusion pour ce qu'elle est, mais hésitent à la dénoncer car ils ont peu d'espoir d'obtenir justice. Enfin, les Juifs mizrahim et éthiopiens vivant en Israël espèrent

1. Craig M. Rawlings, Clayton Childress, « Emergent Meanings », *American Journal of Sociology*, 2019, vol. 24, n° 6, p. 1763-1809.

2. Michèle Lamont, Graziella Moraes Silva, Jessica S. Welburn, Joshua Guetzkow, Nissim Mizrahi, Hanna Herzog, Elisa Reis, *Getting Respect*, Princeton, Princeton University Press, 2016. Voir aussi la recension par François Dubet : « Se relever du racisme », *La vie des idées*, 9 janvier 2017, <https://laviedesidees.fr/Se-relever-du-racisme.html>.

simplement ne pas être exclus ou minimisent leur exclusion objective, car leur religion fait d'eux des membres du Peuple d'Israël et le projet national sioniste prône donc leur accueil et leur intégration.

L'ouvrage analyse ainsi cinq populations qui sont différemment stigmatisées et sont chacune plus ou moins constituées en groupe : certaines ont une identité plus affirmée que d'autres, présentent davantage de liens entre les individus les composant, un marquage plus fort des frontières les délimitant et les définissant. Nous proposons en effet une conceptualisation de la notion de *groupness* (le fait de constituer objectivement et subjectivement un groupe spécifique au sein de la population nationale) qui est multidimensionnelle et historicisée, et ce faisant au cœur de notre explication des variétés d'expériences vécues par nos enquêtés (nous avons interviewé plus de quatre cents personnes). Par exemple, si les Noirs brésiliens ont plus souvent tendance à se sentir stigmatisés en tant que pauvres qu'en tant que Noirs, c'est en partie parce qu'au Brésil la population noire n'est pas très fortement constituée en un groupe, notamment en comparaison de ce que l'on observe aux États-Unis. La ségrégation spatiale est par exemple beaucoup moins élevée au Brésil. L'homophilie raciale y est aussi moins prononcée et les frontières symboliques vis-à-vis des Noirs moins marquées. Il y a par ailleurs des conditions macroculturelles, telles que la diffusion du mythe de la démocratie raciale brésilienne, qui limitent la légitimité d'oppositions autour de frontières strictement fondées sur le phénotype. Ainsi, il apparaît clairement que, pour rendre compte de ces différences et spécificités nationales, il est essentiel de considérer à la fois les frontières sociales et les frontières symboliques dans chacune des sociétés étudiées.

B. C. : Dans plusieurs articles et chapitres récents tu t'es aussi penchée, dans la continuité de tes travaux antérieurs, mais peut-être de manière plus systématique, sur la contribution de l'analyse des processus culturels (et moraux) à la description et à la compréhension des inégalités.

M. L. : Avec Stefan Beljean et Matthew Clair, nous avons fait un effort de systématisation dans l'analyse et la comparaison des processus culturels tels que la catégorisation ou la légitimation. Nous avons ainsi proposé un cadre théorique pour expliquer leur rôle central dans la reproduction des inégalités sociales¹. D'habitude, lorsqu'elles étudient les inégalités, les sciences sociales se focalisent sur les processus de concentration ou d'accaparement de ressources matérielles ou symboliques : coercition, appropriation, modernisation, exploitation, aliénation, domination, etc. Dans notre article nous voulions en revanche réfléchir à ce qu'il y a de commun entre l'évaluation, la commensuration ou la stigmatisation, c'est-à-dire entre des processus dans lesquels la production intersubjective de sens joue un rôle crucial. Je compte bien développer davantage l'argument que nous présentons dans cet article, quand j'en aurai le temps. Car il me semble que, dans cette première analyse, nous sommes malgré tout restés à la surface de processus très importants dont on pourrait dire beaucoup plus.

B. C. : À la lumière des connaissances déjà accumulées, quelles pourraient être les mesures les plus efficaces pour lutter contre cette dimension culturelle des inégalités et ses conséquences les plus néfastes, que tu évoques notamment dans un long article, qui a été très discuté, paru l'année dernière dans le British Journal of Sociology² ?

1. Michèle Lamont, Stefan Beljean, Matthew Clair, « What is Missing ? Cultural Processes and Causal Pathways to Inequality », *Socio-Economic Review*, 2014, vol. 12, n° 3, p. 573-608.

2. Michèle Lamont, « From "Having" to "Being" », *British Journal of Sociology*, 2019, vol. 70, n° 3, p. 660-707.

Dans cet article, je suggère diverses approches pour faciliter la déstigmatisation de groupes actuellement dévalorisés et pour diversifier les critères selon lesquels les personnes sont évaluées, afin que les critères néolibéraux d'évaluation individuelle (autosuffisance, compétitivité, succès économique) puissent être relativisés et pondérés. Il s'agit donc de réfléchir à la façon dont la sphère publique est composée et à l'hégémonie qu'y exercent ces vertus libérales qui sont aujourd'hui un *sine qua non* – une condition indispensable – pour être considéré comme quelqu'un de valable.

Sont également mentionnés les moyens d'intervention dont nous disposons pour accroître la reconnaissance des groupes stigmatisés, comme par exemple la légalisation du mariage de même sexe qui, aux États-Unis, a eu un effet immédiat sur les tentatives de suicide parmi les lycéens. D'autres institutions jouent aussi un rôle important : les médias, la publicité, les personnels politiques peuvent remédier à l'invisibilité de plusieurs populations (telles que les femmes âgées ou obèses). Les entreprises, en particulier les plus grandes d'entre elles, peuvent facilement agir pour davantage d'inclusion et de reconnaissance.

Dans un autre article, je mentionne par ailleurs le rôle capital des producteurs de connaissances et des mouvements sociaux dans la déstigmatisation d'autres groupes, tels que les personnes séropositives et les malades du sida. Finalement, si l'expression de la solidarité sociale ne peut souvent être effective qu'en passant par un nombre substantiel de citoyens, c'est aux chercheurs de se consacrer à l'étude des conditions facilitant la reconnaissance¹.

1. Michèle Lamont, « Addressing Recognition Gaps », *American Sociological Review*, 2018, vol. 83, n° 3, p. 419-444.